bien Dieu lui est nécessaire, et qu'il n'est capable d'aucun bien sans lui.

Alors il s'attriste, il gémit, il prie, à cause des maux qu'il souffre.

Alors il s'ennuie de vivre plus longtemps, et il souhaite que la mort arrive, afin que, délivré de ses liens, il soit avec Jésus-Christ.

Alors aussi il comprend bien qu'une sécurité parfaite, une pleine paix, ne sont point de ce monde.

RÉFLEXION.

C'est dans l'adversité que chacun de nous apprend à connaître ce qu'il est réellement. *Celui qui n'a pas été éprouvé, que sait-il*[1]? L'homme à qui tout prospère est exposé à un grand danger; il est bien à craindre que son âme s'assoupisse d'un sommeil pesant, et qu'à l'heure du réveil on ne lui dise : *Souvenez-vous que vous avez reçu vos biens sur la terre*[2]. Ici-bas les souffrances sont une grâce de prédilection; elles nous fournissent de nouvelles occasions de mérite, et nous rendent conformes au Fils de Dieu, dont il est écrit : *Il a fallu que le Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire*[3].

1. Eccli. XXXIV, 9. — 2. Luc. XVI, 25. — 3. Act. XVII, 3.

CHAPITRE XIII.

DE LA RÉSISTANCE AUX TENTATIONS.

1. Tant que nous vivons ici-bas, nous ne pouvons être exempts de tribulations et d'épreuves.

C'est pourquoi il est écrit au livre de Job : *La tentation est la vie de l'homme sur la terre*[1].

Chacun devrait donc être toujours en garde contre les tentations qui l'assiégent, et veiller et prier pour ne point laisser lieu aux surprises du démon, qui ne dort jamais, et *tourne de tous côtés, cherchant quelqu'un pour le dévorer*[2].

Il n'est point d'homme si parfait et si saint, qui n'ait quelquefois des tentations, et nous ne pouvons en être entièrement affranchis.

2. Mais, quoique importunes et pénibles, elles ne laissent pas d'être souvent très-utiles à l'homme, parce qu'elles l'humilient, le purifient et l'instruisent.

Tous les Saints ont passé par beaucoup de tentations et de souffrances, et c'est par cette voie qu'ils ont avancé;

1. Job VII, 1. — 2. I. Pet.; Ps. V, 8.

mais ceux qui n'ont pu soutenir ces épreuves, Dieu les a réprouvés, et ils ont défailli dans la route du salut.

Il n'y a point d'ordre si saint, ni de lieu si secret, où l'on ne trouve des peines et des tentations.

3. L'homme, tant qu'il vit, n'est jamais entièrement à l'abri des tentations : car nous en portons le germe en nous, à cause de la concupiscence dans laquelle nous sommes nés.

L'une succède à l'autre; et nous aurons toujours quelque chose à souffrir, parce que nous avons perdu le bien et la félicité primitive.

Plusieurs cherchent à fuir pour n'être point tentés, et ils tombent dans des tentations plus dangereuses.

Il ne suffit pas de fuir pour vaincre; mais la patience et la véritable humilité nous rendent plus forts que tous nos ennemis.

4. Celui qui, sans arracher la racine du mal, évite seulement les occasions extérieures, avancera peu; au contraire, les tentations reviennent à lui plus promptement et plus violentes.

Vous vaincrez plus sûrement peu à peu et par une longue patience, aidé du secours de Dieu, que par une rude et inquiète opiniâtreté.

Prenez souvent conseil dans la tentation, et ne traitez point durement celui qui est tenté; mais consolez-le comme vous voudriez qu'on vous consolât vous-même.

5. Le commencement de toutes les tentations est l'inconstance de l'esprit et le peu de confiance en Dieu.

Car, comme un vaisseau sans gouvernail est poussé çà

et là par les flots, ainsi l'homme faible et changeant qui abandonne ses résolutions est agité par des tentations diverses.

Le feu éprouve le fer[1], et la tentation, l'homme juste.

Nous ne savons souvent ce que nous pouvons : mais la tentation montre ce que nous sommes.

Il faut veiller cependant, surtout au commencement de la tentation; car on triomphe beaucoup plus facilement de l'ennemi, si on ne le laisse point pénétrer dans l'âme, et si on le repousse à l'instant même où il se présente pour entrer.

C'est ce qui a fait dire à un ancien : *Arrêtez le mal dès son origine; le remède vient trop tard, quand le mal s'est accru par de longs délais*[2].

D'abord une simple pensée s'offre à l'esprit, puis une vive imagination; ensuite le plaisir, et le mouvement déréglé, et le consentement. Ainsi peu à peu l'ennemi envahit toute l'âme, lorsqu'on ne lui résiste pas dès le commencement.

Plus on met de retard et de langueur à le repousser, plus on s'affaiblit chaque jour, et plus l'ennemi devient fort contre nous.

6. Plusieurs sont affligés de tentations plus violentes au commencement de leur conversion; d'autres à la fin : il y en a qui souffrent presque toute leur vie.

Quelques-uns sont tentés assez légèrement, selon l'ordre de la sagesse et de la justice de Dieu, qui connaît

1. Eccli. XXXI, 31. — 2. Ovid.

l'état des hommes, pèse leurs mérites, et dispose tout pour le salut de ses élus.

7. C'est pourquoi, quand nous sommes tentés, nous ne devons point perdre l'espérance, mais prier Dieu avec plus de ferveur, afin qu'il daigne nous secourir dans toutes nos tribulations ; car, selon la parole de l'Apôtre, *il nous fera tirer avantage de la tentation même, de sorte que nous puissions la surmonter*[1].

Humilions donc nos âmes sous la main de Dieu[2], dans toutes nos tentations, dans toutes nos peines, parce qu'il sauvera et relèvera les humbles d'esprit.

8. Dans les tentations et les traverses, on reconnaît combien l'homme a fait de progrès. Le mérite est plus grand, et la vertu paraît davantage.

Il est peu difficile d'être pieux et fervent, lorsque l'on n'éprouve rien de pénible ; mais celui qui se soutient avec patience au temps de l'adversité, donne l'espoir d'un grand avancement.

Quelques-uns surmontent les grandes tentations et succombent tous les jours aux petites, afin qu'humiliés d'être si faibles dans les moindres occasions, ils ne présument jamais d'eux-mêmes dans les grandes.

RÉFLEXION.

Nul homme n'est exempt de tentations. Elles nous purifient, nous éprouvent, nous instruisent, nous humilient. Ce n'est pas

1. I. Cor. x, 13. — 2. I. Pet. v, 6.

seulement par la fuite ou par une résistance violente qu'on en triomphe, mais par une patience tranquille et un confiant abandon entre les mains de Dieu. Veillons cependant, selon le précepte de Jésus-Christ, *Veillons et prions*[1]. On surmonte aisément la tentation naissante ; mais si on la laisse croître et se fortifier, on porte, en succombant, la peine de sa négligence ou de sa présomption. Voulez-vous réellement vaincre ? Repoussez l'ennemi dès sa première attaque. Voulez-vous retirer du combat l'avantage en vue duquel Dieu permet que nous soyons tentés ? Reconnaissez votre misère, votre faiblesse, votre impuissance ; et humiliez-vous de plus en plus. L'humilité est le fondement de notre sûreté, de notre paix et de toute perfection.

1. Marc. XIV, 38.

CHAPITRE XIV.

ÉVITER LES JUGEMENTS TÉMÉRAIRES, ET NE SE POINT RECHERCHER SOI-MÊME.

1. Tournez les yeux sur vous-même, et gardez-vous de juger les actions des autres.

En jugeant les autres, l'homme se fatigue vainement : il se trompe le plus souvent, et commet beaucoup de fautes; mais en s'examinant et se jugeant lui-même, il travaille toujours avec fruit.

D'ordinaire nous jugeons des choses selon l'inclination de notre cœur, car l'amour-propre altère aisément en nous la droiture du jugement.

Si nous n'avions jamais en vue que Dieu seul, nous serions moins troublés quand on résiste à notre sentiment.

2. Mais souvent il y a quelque chose hors de nous, ou de caché en nous, qui nous entraîne.

Plusieurs se recherchent secrètement eux-mêmes dans ce qu'ils font, et ils l'ignorent.

Ils semblent affermis dans la paix, lorsque tout va

selon leurs désirs; mais éprouvent-ils des contradictions, aussitôt ils s'émeuvent, et tombent dans la tristesse.

La diversité des opinions produit souvent des dissensions entre les amis, entre les citoyens, et même entre les religieux et les personnes dévotes.

3. On quitte difficilement une vieille habitude; et nul ne se laisse volontiers conduire au delà de ce qu'il voit.

Si vous vous appuyez sur votre esprit et sur votre pénétration plus que sur la soumission dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple, vous serez très-peu et très-tard éclairé dans la vie spirituelle : car Dieu veut que nous lui soyons parfaitement soumis, et que nous nous élevions au-dessus de toute raison par un ardent amour.

RÉFLEXION.

Il y a en nous une secrète malice qui se complaît à découvrir les imperfections de nos frères : et voilà pourquoi nous sommes si prompts à les juger, oubliant qu'à Dieu seul appartient le jugement des cœurs. Au lieu de scruter si curieusement la conscience d'autrui, descendons dans la nôtre; nous y trouverons assez de motifs d'être indulgents envers le prochain et de troubles pour nous-mêmes. Vous n'êtes chargé que de vous, vous ne répondrez que de vous : *Ne jugez donc point, afin que vous ne soyez point jugé*[1].

1. Matth. VII, 2.

CHAPITRE XV.

DES ŒUVRES DE CHARITÉ.

1. Pour nulle chose au monde, ni pour l'amour d'aucun homme, on ne doit faire le moindre mal; on peut quelquefois cependant, pour rendre un service dans le besoin, différer une bonne œuvre, ou lui en substituer une meilleure : car alors le bien n'est pas détruit, mais il se change en un plus grand.

Aucune œuvre extérieure ne sert sans la charité; mais tout ce qui se fait par la charité, quelque petit et quelque vil qu'il soit, produit des fruits abondants.

Car Dieu regarde moins à l'action qu'au motif qui fait agir.

2. Celui-là fait beaucoup, qui aime beaucoup.

Celui-là fait beaucoup, qui fait bien ce qu'il fait; et il fait bien lorsqu'il subordonne sa volonté à l'utilité publique.

Ce qu'on prend pour la charité, souvent n'est que la convoitise; car il est rare que l'inclination, la volonté

propre, l'espoir de la récompense, ou la vue de quelque avantage particulier, n'influe pas sur nos actions.

3. Celui qui possède la charité véritable et parfaite ne se recherche en rien; mais son unique désir est que la gloire de Dieu s'opère en toute chose.

Il ne porte envie à personne, parce qu'il ne souhaite aucune faveur particulière, ne met point sa joie en lui-même, et que, dédaignant tous les autres biens, il ne cherche qu'en Dieu son bonheur.

Il n'attribue jamais aucun bien à la créature; il les rapporte tous à Dieu de qui ils découlent comme de leur source, et dans la jouissance duquel tous les Saints se reposent à jamais comme dans leur fin dernière.

Oh! qui aurait une étincelle de la vraie charité, que toutes les choses de la terre lui paraîtraient vaines!

RÉFLEXION.

Presque toutes les actions des hommes partent d'un principe vicié, de cette triple concupiscence dont parle saint Jean [1], et contre laquelle la vie chrétienne n'est qu'un perpétuel combat. L'amour déréglé de soi, si difficile à vaincre entièrement, corrompt trop souvent les œuvres même en apparence les plus pures. Que de travaux, que d'aumônes, que de pénitences, dans lesquelles on se confie peut-être, seront stériles pour le ciel! Dieu ne se donne qu'à ceux qui l'aiment; il est le prix de la charité, de cet amour inénarrable, sans bornes et sans mesure, qui, tandis que tout le reste passe, demeure éternellement, dit saint Paul [2].

1. I. Joan. II, 16. — 2. I. Cor. XIII, 8.

Amour, qui seul faites les Saints, amour *qui êtes Dieu même*[1], pénétrez, possédez, transformez en vous toutes les puissances de mon âme, soyez ma vie, mon unique vie, et maintenant, et à jamais dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

1. I. Joan. IV, 16.

CHAPITRE XVI.

QU'IL FAUT SUPPORTER LES DÉFAUTS D'AUTRUI.

1. Ce que l'homme ne peut corriger en soi ou dans les autres, il doit le supporter avec patience, jusqu'à ce que Dieu en ordonne autrement.

Songez qu'il est peut-être mieux qu'il en soit ainsi, pour vous éprouver par la patience, sans laquelle nos mérites sont peu de chose.

Vous devez cependant prier Dieu de vous aider à vaincre ces obstacles, ou à les supporter avec douceur.

2. Si quelqu'un, averti une ou deux fois, ne se rend point, ne contestez point avec lui, mais confiez tout à Dieu, qui sait tirer le bien du mal, afin que sa volonté s'accomplisse et qu'il soit glorifié dans tous ses serviteurs.

Appliquez-vous à supporter patiemment les défauts et les infirmités des autres, quelles qu'elles soient; parce qu'il y a aussi bien des choses en vous que les autres ont à supporter.

Si vous ne pouvez vous rendre tel que vous voudriez, comment pourrez-vous faire que les autres soient selon votre gré?

009367

Nous aimons que les autres soient exempts de défauts, et nous ne corrigeons point les nôtres.

3. Nous voulons qu'on reprenne les autres sévèrement, et nous ne voulons pas être repris nous-mêmes.

Nous sommes choqués qu'on leur laisse une trop grande liberté, et nous ne voulons pas qu'on nous refuse rien.

Nous voulons qu'on les retienne par des règlements, et nous ne souffrons pas qu'on nous contraigne en la moindre chose.

Par là on voit clairement combien il est rare que nous usions de la même mesure pour nous et pour les autres.

Si tous étaient parfaits, qu'aurions-nous de leur part à souffrir pour Dieu?

4. Or Dieu l'a ainsi ordonné, afin que nous apprenions à porter le fardeau les uns des autres : car chacun a son fardeau : personne n'est sans défauts, nul ne se suffit à soi-même, nul n'est assez sage pour se conduire seul; mais il faut nous supporter, nous consoler, nous aider, nous instruire, nous avertir mutuellement.

C'est dans l'adversité qu'on voit le mieux ce que chacun a de vertus.

Car les occasions ne rendent pas l'homme fragile, mais elles montrent ce qu'il est.

RÉFLEXION.

Vous ne sauriez, dites-vous, supporter tels et tels défauts; puissant motif de vous humilier! Car Dieu, qui est la perfection même, les supporte, et de beaucoup plus grands. Ce qui vous

rend si susceptible, ce n'est pas le zèle du prochain, mais un amour-propre difficile, irritable, ombrageux. Tournez vos regards sur vous-même, et voyez si vos frères n'ont rien à souffrir de vous? La vraie piété est douce et patiente, parce qu'elle éclaire sur ce que l'on est. Celui qui se sent faible, et qui en gémit, ne se choque pas aisément des faiblesses des autres; il sait que nous avons tous besoin de support, d'indulgence et de miséricorde; il excuse, il compatit, il pardonne, et conserve ainsi la paix au dedans de soi et au dehors la charité.

CHAPITRE XVII.

DE LA VIE RELIGIEUSE.

1. Il faut que vous appreniez à vous briser en beaucoup de choses, si vous voulez conserver la paix et la concorde avec les autres.

Ce n'est pas peu de chose de vivre dans un monastère ou dans une congrégation, de n'y être jamais une occasion de plainte, et d'y persévérer fidèlement jusqu'à la mort.

Heureux celui qui, après une vie sainte, y a heureusement consommé sa course!

Si vous voulez être affermi et croître dans la vertu, regardez-vous comme exilé et comme étranger sur la terre.

Il faut, pour l'amour de Jésus-Christ, devenir insensé selon le monde, si vous voulez vivre en religieux.

2. L'habit et la tonsure servent peu; c'est le changement des mœurs et la mortification entière des passions qui font le vrai religieux.

Celui qui cherche autre chose que Dieu seul et le salut de son âme, ne trouvera que tribulation et douleur.

Celui-là ne saurait non plus demeurer longtemps en

paix, qui ne s'efforce point d'être le dernier de tous et soumis à tous.

3. Vous êtes venu pour servir, et non pour dominer : sachez que vous êtes appelé pour souffrir et pour travailler, et non pour discourir dans une vaine oisiveté.

Ici donc les hommes sont éprouvés comme l'or dans la fournaise.

Ici nul ne peut vivre, s'il ne veut s'humilier de tout son cœur à cause de Dieu.

RÉFLEXION.

Qu'est-ce qu'un bon religieux? c'est un chrétien toujours occupé de tendre à la perfection. La vie religieuse n'est donc qu'une vie, pour ainsi dire, plus chrétienne; et l'abnégation de soi-même est l'abrégé de tous les devoirs qu'elle impose. Or ces devoirs sont aussi les nôtres, puisque ce n'est pas seulement à quelques-uns, mais à tous, que Jésus-Christ a dit : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*[1]. Pour remplir cette grande vocation, renonçons à nous-mêmes; unissons-nous pleinement au sacrifice de notre divin Chef; aimons surtout la dépendance, les humiliations, les mépris. Le salut est un édifice qui ne s'élève que sur les ruines de l'orgueil.

1. Matth. v, 48.